

PAUVRES ÉROS

Michel Piquemal

PAUVRES ÉROS

Roman

litteratures.fr

Le jour se lève côté chance.

Il est allongé sur le lit. Il la regarde. Ils viennent de passer la nuit ensemble, sans vraiment se connaître. Bonheur fugitif des rencontres.

La nuit a été bonne. Elle est abandonnée à un profond sommeil, dans la chaleur un peu écrasante de la chambre d'hôtel. Le drap avait glissé. Il a fini de la découvrir, du bout des doigts, centimètre par centimètre pour ne pas blesser son sommeil. Elle est joliment nue. Il la regarde et regarde encore.

Il s'attarde à l'attache fine du cou. C'est par là que tout commence et finit toujours. Du premier baiser volé au dernier sanglot bouillonnant.

Ses yeux frôlent la courbe d'une épaule, suivent la palpitation d'un bras tout blanc où coule en rivière une jolie veine bleue, s'arrêtent au miracle de la main, doigts fuselés aux impeccables ovales roses

qu'il voudrait pouvoir aligner sur la table et caresser sans fin.

Il observe le flux et le reflux du sang qui soulève ses seins dont l'arrogance le trouble. Puis il glisse sur le ventre, le nombril, le duvet de poils blonds qui le prolongent, juste avant le mystère du sexe.

Elle a les cuisses encore ouvertes, impudiques, et il n'en finit pas de contempler cette béance de miel.

Béance de miel! Comment peut-on écrire des choses aussi... Voilà que je plonge et replonge encore... Je m'étais pourtant bien promis.

J'ai pris le stylo ce matin dès la petite aube, enfin résolu – juré, craché! – à rédiger le premier chapitre d'un essai promis aux Éditions de l'Éveil sur l'astrologie du couple. Je n'ai pas pu en écrire une ligne. Mon stylo butait même à lancer un seul mot. À force de faire des boulettes de pain de mes doigts nerveux, j'ai fini par coucher sur le papier la première phrase qui me passait en tête – le jour se lève côté chance –. Une phrase idiote, faussement poétique, digne d'un horoscope pour Télé 7 jours ; et j'ai laissé dérouler le fil... Voilà le résultat : des cuisses ouvertes, un sexe à portée de doigts. Drôle de thème astral! Invariablement, les mots

me mènent au ventre d'une femme. J'y reviens comme l'assassin sur le lieu de son crime.

Un mois, un mois que cela dure! Dès que je me mets au travail, ma plume m'échappe. Elle se refuse à retrouver docile le chemin de la spiritualité, réfute mes classiques apologies du lâcher-prise face au tourbillon des désirs. Elle semble hantée par le sexe. Non pas l'amour des corps sublimé par le respect mutuel et la fidélité du couple, thème clé de mes conférences. Non, le sexe cru et dur du macho en goguette. Petit sourire jaune sur mes lèvres. J'écrirais pour les éditions Bayard une vie de Jésus, je ne pourrais m'empêcher de la terminer en partouze avec sodomie du pauvre Saint Pierre et treize fellations de Marie Madeleine, dont une particulièrement divine. J'ai l'impression que je ne peux écrire sur un autre sujet. Rien d'intéressant, rien qui vaille réellement la peine si ce n'est la rencontre de l'autre, sa séduction et surtout sa consommation.

Retour d'âge de quadragénaire? Ras-le-bol du fatras ésotérico-spirituel dans lequel j'évolue? Le résultat est là! Je prends le maquis, je fais l'écriture buissonnière. Il faut que les mots baisent, fornicquent, lèchent, sucent...

Et si je n'arrivais plus à écrire ce pour quoi on me paye? Si ma plume d'essayiste patentée était rouillée! Comment

ferai-je pour honorer mes crédits... ma maison, ma voiture, ma résidence secondaire. Bon sang, pourquoi a-t-on besoin de s'enchaîner ainsi? Je fouille dans ma bibliothèque et feuillette quelques-uns des livres qui m'ont toujours nourri : le Prophète de Gibran, Retour aux sources de Lanza del Vasto, Tagore, Aurobindo, Krishnamurti. Ils sont là, bien rangés comme des talismans. Je ne suis pas vraiment dupe. Mon boulot n'a jamais consisté qu'à les paraphraser, leur donner un vernis « moderne ». J'attrape tout au bout de l'étagère la vie de Sainte Catherine de Sienne pour y puiser quelque réconfort, mais c'est mon édition reliée cuir de Peter Pan qui tombe à terre. Peter Pan, qui a donné des ailes à mon enfance. Wendy, la fée Clochette, les enfants perdus, le capitaine Crochet, ce vieux forban de capitaine Crochet qui hantait mes rêves... Je reprends mon stylo, laisse vagabonder mes pensées avec un sourire furtif. Et les voilà qui s'échappent par la fenêtre! C'est plus fort que moi. Il faut que je gribouille, que je plonge et replonge encore dans ma mélasse. J'ai l'impression d'être possédé. Quelque chose de diabolique s'est encore emparé de ma plume...

Parfois, on ne sait pas trop pourquoi, on se laisse embarquer sur des chemins dangereux. Elle n'était

pas très sûre d'elle. Peter lui plaisait, d'accord, mais sans doute pas au point... Elle s'en voulait un peu. Pourquoi avait-elle accepté cette invite au ciné et ce dîner rue de Lappe? Ça sentait le coup fourré, le piège dont une fille a du mal à sortir.

Elle devait cependant reconnaître qu'il effectuait un « sans-faute ». Galant, poli sans être obséquieux, beaucoup d'humour dans ses propos et une nonchalance qui lui plaisait. Comme les musiques d'ambiance dans les supermarchés ! On se laisse bercer et les défenses tombent. Elle avait accepté l'apéritif et le verre de vin blanc avec le poisson. Elle savait pourtant ce que l'alcool...

Oh ! et puis zut... Elle avait bien le droit de s'amuser. Ce Peter était un amour et sa façon de la dévorer des yeux plutôt flatteuse.

Il y avait tout de même eu une fausse note, tout à l'heure, au moment où il conduisait la voiture. Pendant qu'elle se remettait du rouge à lèvres, il en avait profité pour se curer les narines d'une manière assez sauvage. Le genre d'indélicatesse qui la mettait hors d'elle. S'était-il aperçu qu'elle l'avait remarqué ? Il s'était aussitôt frotté le nez, comme un gamin pris

en faute, et lui avait balancé un de ces compliments craquants dont il avait le secret à propos de ses lèvres cerise.

— Cerises ! Comme on aime, gamins, les chaparder sur l'arbre...

Elle avait rosi.

Le tiramisu du dessert se révéla divin. Et quand il lui expliqua ce que signifiait ce mot en italien, il le fit avec tant de gourmandise qu'elle rougit encore. Quelques minutes passèrent sans qu'ils ressentent le besoin de parler. Elle terminait son fond de verre. Son œil brillait.

C'était l'heure où les femmes ont besoin de se retrouver avant le grand choc de la nuit. Fidèle à celles de sa tribu, elle partit aux toilettes pour se recoiffer, vérifier que tout se trouvait bien en ordre et place dans son intimité... Et elle chantonna devant la glace qui lui renvoyait un reflet plutôt flatteur.

Lorsqu'elle revint vers la salle, elle l'observa un instant, masquée derrière un pilier de stuc. Ce devait être un tic. Il se curait à nouveau le nez, gratouillant de son majeur tout au fond de l'orifice comme s'il cherchait quelque escargot au fond d'une coquille. Il

fourrageait avec tant de fébrilité que c'en était comique. Elle eut un premier mouvement de répulsion. Pas vraiment ragoûtant de voir son prince charmant dans cette attitude ! Mais, le vin aidant, elle eut un mouvement de compassion. Son geste était si gamin, si ingénu... Les hommes veulent jouer les fiers-à-bras, ils demeurent éternellement des petits garçons.

Elle se dirigea vers la salle avec un demi-sourire, tandis qu'il se lissait brusquement les cheveux pour effacer son jeu de main fautif.

Sur la table se trouvaient déjà deux irish-coffees. Si elle y cédait, elle savait qu'elle ne pourrait plus répondre de rien. Elle abaissa les lèvres sur la paille et se mit à siroter. Avec volupté, chaleur, insouciance. Peter était vraiment trop mignon.

Ensuite, tout se passa comme dans un rêve. Il se leva pour l'aider galamment à endosser son manteau et l'embrassa sur les lèvres. Un premier baiser très tendre qu'elle ne refusa pas, ouvrant ainsi la porte à un deuxième plus gourmand, plus profond où elle sentit sa langue s'enlacer à la sienne, avant qu'il ne lui mordille le cou. Le salaud connaissait bien les femmes. Elle fondit littéralement.

Vingt minutes plus tard, elle était étendue sur son lit où une avalanche de baisers l'avait presque totalement déshabillée.

Les mains de Peter s'avéraient magiques. Elles enflammaient chaque partie de son corps. Sans l'ombre d'un remords, elle leur abandonna son dernier rempart de soie qu'il fit savamment glisser. La paume de sa main caressa doucement sa légère toison blonde. Puis un doigt s'enfonça pour lui masser les contours de son clitoris. Un doigt très habile qui se fit crochet pour caresser la petite pointe turgescente.

Dans sa tête, il y eut alors une terrible et insoutenable révélation. Ce doigt au fond d'elle...

En deux secondes, elle fut debout, rhabillée, tandis que, la queue ballante, il la poursuivait de questions :

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Lâche-moi...

Elle claqua la porte...

— Bas les pattes, Capitaine Crochet !

Tout a commencé il y a un mois en Tunisie. Et quand je dis tout, je parle de cette pitoyable aventure diabolico-lit-

téraire où la simple pensée de Peter Pan me fait faire un crochet par le sexe des filles ! Véronique et moi avions envie de soleil. Passionnée de médecine alternative, ma femme avait lu dans je ne sais quelle revue que les rayons solaires synthétisent dans notre corps une hormone responsable de la bonne humeur. Et pour parler franc, l'hiver à Paris commençait à nous prendre la tête. On a donc pianoté sur Internet et trouvé un de ces vols dégriffés... Deux jours plus tard, on se posait à Hammamet dans un hôtel cinq étoiles avec piscine, sable fin et cocotiers. J'avais emporté mes dossiers afin de rédiger dans la sérénité ma sempiternelle chronique « Ose devenir qui tu es ! » destinée à la réflexion mensuelle des lectrices de Psychofeeling. Je présumais que la douceur du climat, les verres de daïkiri dégustés sous un parasol, un petit regard en coin sur les naïades alanguies, seraient propices à quelques judicieux conseils sur la façon d'aborder les coups du sort de l'existence...

Mais depuis quelque temps déjà, il y avait des nœuds dans ma vie. L'idée d'un voyage au soleil ressemblait à une solution de fuite... et la fuite n'est jamais une solution. Quand je me suis retrouvé face à la piscine avec mes lunettes Ray ban, mon maillot trop grand et mon bloc de papier, ma plume a dérapé. Je me suis senti moche, pâlichon,

gras du bide devant tous ces corps de surfeurs dorés sur tranche, ces garçons athlétiques jouant la séduction à des créatures sorties tout droit de Penthouse. Je ne faisais plus le poids. J'ai flippé. Pour moi, ça sentait la mort, et la mort est cousine du sexe, frère par alliance de l'écriture... J'ai eu besoin de me protéger, de me réfugier derrière les mots. Et c'est là que pour la première fois j'ai mis ma plume dans l'engrenage.

Ça sentait la mort ! Oui, c'était bien ça... Depuis que j'avais déposé les valises à la réception, j'éprouvais cette désagréable impression. Il avait beau faire soleil, la résidence pouvait bien être classée cinq étoiles, qualifiée de paradisiaque sur tous les guides, avec sauna, jacuzzi, salle de massage, piscines d'été et d'hiver... ça sentait la mort !

En traversant le grand salon, je n'avais trouvé que des vieux couples jouant tristement aux cartes dans un silence feutré. Au piano-bar, un pingouin en smoking égrenait une mélodie funèbre tandis que des octogénaires savouraient leur brandy sans échanger un mot. On se serait cru dans une maison de retraite de luxe ou quelque clinique pour patients cossus en phase terminale.

Qu'est-ce qui m'avait donc pris d'écouter les conseils pleins de compassion de mes amis : *Après ce que j'avais vécu, une semaine au soleil, choyé, gavé, dorloté, me ferait le plus grand bien. J'en reviendrais tout neuf, prêt à affronter la vie à nouveau.*

J'étais donc passé dans une agence prendre le premier vol charter. Le catalogue ne mentait pas, tout y était : la mer, le soleil, de grands massifs de fleurs, du sable et des cocotiers. Mais ça sentait la mort !

Un décor trop propre, trop rangé, comme dans les allées des cimetières ou les bâtiments des crématoriums. Aucun bruit, pas un papier par terre. La Suisse sous les tropiques.

Pour me dynamiser, je fis quelques pas jusqu'à la piscine. Trois mémères hors d'âge ronronnaient sur de grands sofas en sirotant des orangeades. Un vieillard parkinsonien dodelinait de la tête. Mais personne dans l'eau !

Déprimant ! Je m'allongeai sur une chaise longue et fermai les yeux. Un brin de vent me caressa le visage, m'entraîna ailleurs et je m'abandonnai à la rêverie. Dans un demi-sommeil, je me répétais qu'il fallait réagir, ne pas se laisser aller, sinon mon séjour

allait être un véritable enfer. Je devais me lever, piquer sans tarder un plongeon.

Quand je me retrouvai en maillot face à cette immense piscine, peuplée de quatre vieillards impotents servis comme des pachas par un personnel soumis et discret, le trouble me reprit. Mais brusquement un mouvement d'orgueil m'envahit. La vie ne devait pas céder devant ces sirènes funèbres. Un rayon de soleil planta sa chaleur contre mon slip de bain et je sentis avec netteté ma verge durcir sous la caresse. Comme dans un strip-tease de rêve, je baissai mon slip et me sentis tout beau, tout puissant au milieu de cette déchéance. Alors, solennellement, je fis le tour de la piscine, balançant ma queue au nez des mères médusées.

Par trois fois, j'arpenai les cent cinquante mètres de petit tapis d'herbe synthétique, bombant le torse et verge gonflée. Au troisième tour, les vieillards étaient dressés sur leur sofa. Le parkinsonien tremblait comme une feuille. À mon passage, ils poussèrent tous un petit cri d'agonie et retombèrent lourdement sur leur serviette de bain, les yeux révoltés.

Un sentiment de puissance superbe s'empara de